

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

François REMY

A une lectrice

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1908, tome 10, p. 321-325

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

A une Lectrice

Madame,

Il ne vous sourit guère d'instituer le procès des œuvres anciennes, parce que vous avez en très haute estime la sincérité et la bonne volonté de ceux qui s'y consacrèrent avec tant de dévouement. Au surplus, vous auriez raison de trouver stérile un jugement tout négatif porté sur les efforts dépensés avant nous. Que savons-nous en effet du rayonnement possible d'un seul acte vraiment désintéressé ? N'y a-t-il pas, quelque part, dans les profondeurs de la société, comme des trésors immenses, faits de toutes les actions généreuses que nous ne connaissons pas, et qui, tels ces lacs enfermés dans le sein des montagnes, constituent les suprêmes réserves dont l'apport bienfaisant et mystérieux ne se trahit jamais aux yeux des hommes ?

Aussi bien, n'était-il point question, entre nous, d'un tel genre de critique.

Tout simplement, nous avons souhaité que l'on fit parfois en commun, dans les milieux de femmes éclairées, ce travail qui tiendrait à la fois de l'enquête et de l'examen de conscience, qui obligerait de se demander quelle est la portée sociale de l'œuvre à laquelle on se dévoue, qui montrerait à quel organisme nécessaire cette œuvre supplée momentanément, à quelle responsabilité naturelle elle se substitue. Et il nous avait paru que cet examen porterait des fruits, engendrerait des lumières.

Nous ne nions point les prodiges de dévouement individuel, l'extraordinaire multiplicité de délicates et secourables initiatives : au contraire, nous en comptons le nombre et nous vénérons la pensée qui les enfanta ; mais nous ne pouvons pas ne point voir en même

temps que cette admirable floraison coïncide avec une progression incessante de mœurs socialement païennes.

Une explication commode nous est fournie, je le sais, par les publicistes politiques pour lesquels tous les problèmes se réduisent à d'arbitraires simplifications. Ceux-ci nous disent : « Si le bien ne force pas la sympathie du peuple, c'est qu'une bande de mécréants est là pour y mettre obstacle. Avant tout, donc, il importe de ruiner et discréditer l'adversaire, ensuite tout ira bien ». La solution est simple, en effet ; depuis de longues années on s'y essaie avec le succès que vous connaissez. On y met un esprit qui n'a point le don de subjuguier nos âmes. Un journaliste ne nous invitait-il point, dernièrement, à ne pas tenir compte des paroles du Sauveur :

« Mon Père, pardonnez-leur parce qu'ils ne savent ce qu'ils font », sous prétexte que nos adversaires savent très bien la noirceur de leurs œuvres. Qui donc peut dire en toute assurance qu'il est sûr que la main de Dieu s'est lassée de relever et d'absoudre, que la conscience du pécheur a forcé les dernières cloisons au delà desquelles il n'y a plus que le crime consommé dans toute l'évidence et toute la certitude d'une volonté radicalement mauvaise ?

Ce n'est donc pas aux recettes et aux procédés de l'esprit politique que nous irons demander la réponse que nous cherchons.

Nous voulons purifier et pacifier l'atmosphère sociale, unir les âmes et leur imprimer un irrésistible élan vers le bien. Pour cela, il nous semble que nos œuvres doivent avoir une *valeur sociale*, c'est-à-dire qu'elles soient aptes à replacer dans l'ordre, dans une condition normale, les organismes qui font la force vivante de la société. Au regard de ce but le dévouement qui s'exerce sur des faiblesses individuelles, sur des éléments

déchus de leur puissance sociale, incapables de réagir autour d'eux, ce dévouement n'atteint que des effets socialement secondaires. Il ne jouit, auprès de la foule, que d'un crédit limité, parce qu'on le sent impuissant à transformer un état social. Il peut toucher sans doute ceux qui en sont l'objet, mais il ne détermine pas dans l'âme de la foule cette émotion particulière qu'elle ressentirait s'il lui apportait le moyen de dompter le sort mauvais et de tarir la source de ses maux.

Doit-on faire grief à la foule de paraître ainsi mépriser le don qu'on lui apporte ? Ou bien ne faut-il point voir qu'elle se rend compte, comme d'instinct, que tout ce dévouement court le risque de n'être qu'épisodique, de s'intercaler, dans nos vies insouciantes, comme une concession momentanée faite à un devoir de tous les instants ? Et, au fait, n'avons-nous pas pris l'habitude de cette sorte de règlement administratif de nos devoirs ? La vie économique, avec ses subdivisions commodes du travail, nous y pousse à notre insu. De même que le propriétaire se décharge sur son régisseur, nous laissons à d'autres le soin de porter nos secours, d'être charitables, d'être bons à notre place.

Avec tout cela, il faut bien le connaître, on ne peut offrir l'impression d'une société parvenue à un haut degré d'épanouissement chrétien.

Or, c'est au fond, ce qui importe, car un magnifique souvenir de l'Idéal chrétien de Justice et d'Amour demeure au cœur des hommes de notre temps. Le montrer vivant dans nos actes les plus minimes et les plus obscurs, y conformer notre cœur et notre esprit, ce doit être là notre meilleure façon de faire œuvre sociale.

Pour que les masses populaires soient saisies par les manifestations de ce sentiment, pour qu'une vigoureuse

poussée d'enthousiasme monte du cœur de la foule et lui fasse reconnaître, moins défiguré, l'Idéal impérissable, il faut que la société des chrétiens se distingue par son esprit de justice et d'amour.

Nous avons ce suprême avantage de savoir à quel modèle transcendant rapporter notre notion d'une justice essentielle et d'un amour sans imperfections. Autour de nous, ceux qui ne savent point, s'agitent, impuissants à donner aux formules qu'ils balbutient une vertu et un sens.

Chacun veut la justice pour soi, mais une justice agressive et bornée, qui exclut toute idée d'une justice supérieure. L'amour que ceux-là prêchent, il ne porte même plus son nom : on en a fait une sorte de mesure abstraite et mathématique des rapports de dépendance entre les hommes, et toute la beauté, toute la chaleur, toute la fécondante splendeur de son éclat ont disparu.

Or, tandis qu'ils sont si pauvres et que nous sommes si riches, nous nous laissons enfermer dans la médiocrité d'une vie étroite et utilitaire ; nous cultivons jalousement nos partis-pris sociaux, nos préjugés de classes, tout ce qui épaissit les cloisons où nos âmes chrétiennes étouffent.

C'est le journal de notre monde qui règle nos sentiments bien plus que l'Évangile ; c'est le respect de l'opinion de notre monde qui triomphe de la spontanéité généreuse de notre nature chrétienne.

Quand donc le dévouement et la bonté qui se dépensent au chevet des moribonds, se dépenseront-ils aussi auprès de la société valide, dans ces rapports où les âmes peuvent se lire librement ?

Il arrive des moments où les malentendus ont atteint un tel degré qu'ils paraissent inguérissables. La force de la meilleure argumentation expire devant les âmes

butées, qui ne veulent plus rien entendre.

J'ai le pressentiment, Madame, que sur bien des points, nous en sommes arrivés à cet état. Un seul moyen se présente alors pour venir à bout des réserves hostiles ; ce moyen, c'est la *Bonté*. Par nature, la bonté va au delà de la justice : elle en est la gracieuse efflorescence. La dureté vient de l'esprit le plus souvent, et c'est pourquoi l'esprit ne fléchit point devant les plus robustes arguments. Mais la bonté vient du cœur et s'adresse au cœur, et souvent celui-ci est meilleur que l'esprit.

J'imagine donc que si l'on voulait bien faire un usage plus largement social de la bonté, le monde où nous vivons serait très différent de l'image qu'il nous donne. L'usage social de la bonté devrait consister à envisager avec bienveillance les actes de tous ceux qui nous entourent et de tous ceux qui, se trouvant loin de nous, relèvent plus ou moins de notre jugement, à rechercher dans la vie pratique, les occasions qui nous permettraient de témoigner des sentiments fraternels aux âmes plébéiennes ou autres dont nous n'avons jamais pris garde de découvrir la noblesse.

Cela seul introduirait dans la tenue de nos esprits, dans notre langage et nos habitudes, une profonde transformation. Et nous verrions autour de nous les mêmes transformations s'opérer.

Etre bon, c'est dépouiller l'armure du combattant, l'armure qui masque les traits véritables. C'est faire une avance au besoin de sincérité et de vérité qui ne disparaît jamais du cœur humain.

Voilà donc un moyen d'action social à la portée de tous et applicable dans toutes les œuvres.

Il a le mérite de ne pas être nouveau et de souffrir cependant de toujours plus grandes applications.

Veillez croire, Madame, à mes sentiments respectueux.

RÉMY